

# Le Petit Journal

Le Petit Journal

CHAQUE JOUR — SIX PAGES — 5 CENTIMES  
Administration: 61, rue Lafayette

Le Supplément illustré  
CHAQUE SEMAINE 5 CENTIMES

5 Centimes

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 Centimes

ABONNEMENTS

Le Petit Journal militaire, maritime, colonial.... 10 cent.  
Le Petit Journal agricole, 5 cent.    LA MODE du Petit Journal, 10 cent.  
Le Petit Journal illustré de La Jeunesse.... 10 cent.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

	SIX MOIS	UN AN
SEINE ET SEINE-ET-OISE	2 fr.	3 fr. 50
DEPARTEMENTS	2 fr.	4 fr.
ETRANGER	2 50	5 fr.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Seizième année

DIMANCHE 21 MAI 1905

Numéro 757



LE RÊVE DE DON QUICHOTTE

## EXPLICATION DE NOS GRAVURES

### LE RÊVE DE DON QUICHOTTE

L'heure est aux grandes manifestations de fraternité latine.

Il y a quelques mois on fêtait, en France et en Italie, le centenaire de Pétrarque; ces jours derniers, Rome élevait une statue à Victor Hugo, et en même temps la France et l'Espagne commémoraient dans un même sentiment d'admiration pour *Don Quichotte*, la personification de l'idéalisme latin.

Dans notre dernier numéro, nous résumions en une « Variété » la vie si digne, si laborieuse et si tourmentée de Cervantès, l'auteur de ce livre immortel. Aujourd'hui, dans une composition dont nos lecteurs apprécieront la valeur artistique et l'originalité, nous leur montrons le héros de cette épopée si pittoresque, si étrange et pourtant si humaine, aux prises avec ses rêves, avec sa généreuse folie.

\*\*\*

La cérémonie organisée à la Sorbonne en l'honneur du troisième centenaire de la publication de *Don Quichotte* a été des plus brillantes.

M. Paul Doumer, qui présidait, a prononcé une éloquente allocution dans laquelle il a dit justement que cette manifestation en l'honneur de Cervantès était non seulement une fête franco-espagnole, mais une fête des nations latines.

Après lui, M. Botella, au nom du Centre espagnol de Paris, a fait l'apologie de l'œuvre de Cervantès; M. Mounet-Sully a lu une conférence de M. Claretie; des vers de nos meilleurs poètes ont été dits à la gloire du grand écrivain espagnol, par les principaux artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon.

M. Borchain a parlé au nom de la Société des Gens de Lettres, et M. Noguères, au nom de l'Association des étudiants.

Enfin, l'ambassadeur d'Espagne a pris la parole pour remercier la France de cet hommage rendu à sa patrie.

« Il existe, a-t-il dit, entre Français et Espagnols, quelque chose de plus que des relations de bon voisinage; il existe une estime mutuelle parce que nous avons appris à nous connaître et à nous aimer sur les champs de bataille. Nos luttes terminées, nous avons pu nous serrer la main sans rancune. »

En terminant, l'assistance a adopté par acclamations le texte d'un télégramme qui fut adressé au roi d'Espagne.

« A Sa Majesté le roi d'Espagne, Madrid. »

« Trois mille personnes, réunies à la Sorbonne par la Ligue d'action latine et le Centre espagnol de Paris, acclament Cervantès. »

« Elles adressent à Votre Majesté et à la nation espagnole l'expression de leur admiration pour son immortel chef-d'œuvre, gloire éternelle pour l'Espagne et le génie latin, et elles offrent à Votre Majesté l'hommage de cette fête qui prélude à celles par lesquelles la France entière se prépare à accueillir le roi de la vaillante Espagne. »

A ce télégramme, S. M. Alphonse XIII a fait répondre en ces termes au comité de la Ligue d'action latine et au centre espagnol de Paris :

« Sa Majesté, très sensible à votre dépêche d'hier, vous remercie, comme Roi et comme Espagnol, pour le bel hommage rendu à l'immortel auteur, orgueil de l'humanité. »

Cette belle cérémonie de la Sorbonne est un heureux prélude aux fêtes franco-espagnoles qui se dérouleront prochainement, à Paris, à l'occasion de la visite du roi d'Espagne.

### L'ASSIÉGÉ D'USSEAU

L'ancien garde Roy défendant à coups de fusil les approches de sa maison

Le *Petit Journal* a tenu ses lecteurs au courant des péripéties de ce siège d'une maison du village d'Usseau, près de Châtelleraut, dans laquelle l'ancien garde Roy a bravé la loi et la force publique.

Nous ne reviendrons donc pas sur les détails de cet événement que certaines feuilles, plus prodigieuses d'imagination que d'exactitude, ont encore amplifiés.

Au reste, l'intéressant article que nous donnons ci-dessous, édifiera nos lecteurs sur le caractère du triste héros de ce tragique fait-divers.

×

## LE GARDE-CHASSE ROY

### La Haine au Village

Je l'ai beaucoup connu, ce garde-chasse dont vous avez lu les exploits, ce Roy qui, après avoir tiré, par vengeance, un coup de feu dans la figure d'un conseiller municipal de son village, s'est barricadé en sa bicoque et, comme un héros de flibuste, soutint un siège en règle.

C'était il y a quelques années. J'allais, au printemps et en été, m'installer, non loin de Châtelleraut, dans un vieux manoir dont des tours écroulées à demi évoquent le passé, et qui cache ses toits parmi des frondaisons touffues : la Bouscée d'Availles. Je passais de longues heures à lire auprès des pièces d'eau où se mi-

rent des catalpas séculaires. Mais, quand venait le temps de la chasse, je délaissais ce paysage d'églologie pour battre les guérets, les trèfles et les haies d'à entour. Roy était le garde de ce domaine.

Sur le côté de l'antique demeure s'élevait une colline assez âpre d'où l'on tire de la pierre. A son sommet, de jeunes bois de chêne, mêlant leur panache vert. Et au revers du coteau, par une clairière où des bruyères s'enchevêtraient, où le pied se heurte à de vieilles racines ou à des silex rabaïeux, par des vignes mortes où viennent se blottir les perdreaux rouges, on arrive à la maison de Roy, petite et solitaire, construite en pierres du pays très blanches. Je me vois traversant l'étroit courtil ensoleillé où picoraient des poules, et soulever le loquet de fer de cette porte que l'on ne peut aujourd'hui forcer; je vois très bien dans ma mémoire l'âtre enfumé où le garde préparait de maigres repas de veuf; les poutrelles noires où penaient des jambons; au-dessus du manteau de la cheminée le râtelier où reposaient un fusil à broche et un fusil à baguette; la huche à pain toujours garnie; quelques pots de terre et d'étain, ça et là; et dans l'armoire le tabac près de la poudre, les carouches près des légumes, les sacs de plomb près de petits paquets d'épicerie. — C'est là, dans cette maison proche et écartée du village d'Usseau, qu'entouré de munitions et de vivres, tapi derrière ses murs, Roy résista à la maréchaussée et à la troupe.

Usseau est un joli village d'opéra-comique, aux maisons très bien groupées. Sous les ormeaux de la place travaillent les charpentiers et le charon, et l'on voit flamber la forge du maréchal ferrant. L'église romane, humble et charmante, invite au repos du cœur, et elle est tout embaumée de fleurs des champs. Le petit château féodal de La Motte — restauré avant 1870 par la fantaisie d'un amateur — dresse fièrement ses poivrières et ses mâchicoulis au-dessus du village, son vaisseau.

Un poète qui passerait là n'y rêverait qu'idylles, et ne se douterait pas que ce coin du Poitou est si près de la Corse.

\*\*\*

C'est qu'au village les rancunes naissent aisément, se fortifient avec l'âge, chaque jour, et parfois se transmettent, comme un héritage du père au fils. On s'est pris de querelle au cabaret, on ne s'est point entendu sur le prix d'une hotte de foin; une médisance, une raillerie, un regard espère le dissentiment — et voilà, dans la campagne paisible, deux ennemis farouches.

Roy, je crois, était entouré de ressentiments. Je me souviens qu'il vivait fort à l'écart, et il ne semblait pas compter, parmi les habitants du bourg, des amis. Il ne se répandait jamais en invectives contre ses concitoyens; de temps à autre, lorsqu'on prononçait un nom, il disait simplement: « Un tel? c'est un braconnier. » Il n'ajoutait aucune réflexion, au moins devant moi. Je pense qu'il était sobre; il se montra toujours doux et poli, assez sensible aux attentions qu'on pouvait avoir pour lui. Je prenais ce grand gaillard à l'œil narquois pour un philosophe qui savait supporter la modestie de son sort, sa pauvreté et sa solitude. Il n'était déjà plus jeune, mais solide, tirant parfois un peu la jambe qu'un rhumatisme taquinait.

Mais l'âme villageoise a des déliures où nous ne pénétrons pas; ce n'est pas comme en nous qu'y naissent, qu'y croissent, que s'y épanouissent les sentiments et les idées. L'homme de la terre a une psychologie qui échappera toujours à la nôtre.

\*\*\*

Je me rappelle précisément une histoire que Roy me conta un jour.

Un bonhomme, qu'il connaissait, avait gagné liard par liard une petite fortune. Il l'avait transformée en une petite maison blanche, au bord d'un chemin. Ce chemin s'enfonçait dans des bois; il en acquit quelques hec ares. Seul et grognon, ren la défilant par l'âge et le « bien », il n'allait au village prochain que pour acheter le nécessaire. Son plaisir était de chasser le lapin « dans ses bois ».

Les braconniers n'épargnaient pas les lapins du bonhomme. Mais lui, l'idée qu'on tuait sa distraction, sa propriété, l'étranglait de rage. Il avait entendu plusieurs fois, au crépuscule ou pendant la nuit, le claquement d'un coup de fusil. Tout d'abord il avait tendu l'oreille, mâchonné quelques jurons, regardé par sa fenêtre s'il apercevait une ombre. Ensuite il lui arriva de se lever, de prendre son fusil, de faire une ronde attentive pendant des heures, scrutant malgré l'obscurité chaque buisson, chaque ravin, toujours plus mécontent, plus rageur, plus prêt à la violence. Au petit jour on l'avait vu rentrer chez lui, les yeux farouches, les traits tirés, le pas harassé, après sa battue vaine. C'était un jeu, parmi les bons tireurs qui braconnaient, d'aller, à l'heure des étoiles, culbuter prestement le gibier du vieux.

Une nuit d'automne, il tombait une pluie violente. Des paquets d'eau ruisselaient du chemin. Dans ces bruits de nature mouillée, le bonhomme, qui ne dormait pas, distinguait un coup de fusil proche, sec, net, qui crépita. Il mit ses guêtres, endossa sa limousine et sortit.

Le lendemain, des enfants qui ramassaient des glands trouverent dans le bois voisin un cadavre couché sur la poitrine. Le dos était grêlé de chevrotines. L'homme avait un fusil dont l'un des coups était tiré, mais l'autre canon n'était chargé que de petits plombs, et d'une poche de son veston dépassaient les pattes d'un lapin. On reconnut le mort; l'enquête de la gendarmerie, mollement menée, ne donna pas de résultats.

Seulement, on remarqua depuis lors que le bonhomme se promenait parfois avec une arme, mais sans jamais l'épauler, et il semblait ne plus savoir chasser. Il fréquentait l'église, et

tous les mois, quand les cloches sonnaient une messe inaccoutumée, on n'ignorait point que c'était lui qui la faisait dire, à une intention inconnue.

Raymond LÉCUYER.

## Comment ressuscita Don Quichotte

Le cortège funèbre de Don Quichotte se mit en marche une heure avant le coucher du soleil. Devant le cercueil, porté par quatre paysans d'Argamasilla, allaient le curé et le bachelier Sanson Carrasco, qui s'était chargé des répons. Derrière la triste dépouille venait Sancho, tirant par la bride Rossinante revêtu d'un long crêpe noir; puis, en grand deuil, la nièce Mercédès, escortée de maître Nicolas, le barbier; Gudule, la gouvernante; Thérèse Pança, le garçon et la fille de Sancho; enfin, les notables, les commères et, pour tenir en respect les polissons échappés de l'école, un alguazil.

Le cimetière était à une demi-lieue du village. Le long de la route poussiéreuse bordée de hauts chardons deux incidents aggravèrent le chagrin du bon Sancho. A la vue d'un moulin à vent dont les grandes ailes tournaient très lentes, Rossinante fit mine de se cabrer. Mais ses reins, usés par les ans et les exploits chevaleresques, se débâtèrent: il se contenta de souffler en mémoire de la grande aventure.

— Encore un géant qui nous eût donné du fil à retordre, soupira l'écuier.

Plus loin, dans un nuage de poussière, venait, tout béant, un troupeau de moutons.

— Encore une armée que mon pauvre maître n'aura pas la joie de mettre en déroute, sanglota Sancho.

Au moment d'atteindre la porte de l'humble cimetière, la compagnie fit une rencontre qui parut toute simple et à laquelle personne ne prit garde: une petite charrette, trainée par un âne, encombrée de tréteaux et de caisses, surmontée d'une sorte de grande cage, recouverte de serge rouge. L'homme qui conduisait l'attelage, assis sur un coffre, ne laissait voir de sa figure qu'un bandeau de taffetas vert cachant la moitié du front et l'œil gauche, et d'énormes moustaches ombrageant les joues; le reste de la tête, qui semblait légèrement patibulaire, était enfoui sous un ample capuchon. Un jeune garçon, déguenillé, pieds nus, les cheveux en broussaille, suivait l'équipage.

L'homme regarda fixement Sancho, puis Rossinante, rajusta sa moustache chancelante, fouetta son âne et disparut du côté du village.

\*\*\*

La nuit tombait, quand les amis du chevalier reprirent le chemin d'Argamasilla. Sancho réintégra l'héroïque coursier à son écurie, le consola de quelques tapes amicales au cou et à l'échine, et vint prendre sa place au souper des funérailles, dans la chambre basse de la maison mortuaire.

Le repas, au début, fut mélancolique. Le curé vantait les vertus du défunt et sa mort édifiante. Le bachelier proférait quelques maximes de sagesse sur le danger des mauvaises lectures. La nièce essayait ses yeux, qui étaient beaux. La gouvernante et le barbier ne perdaient pas un coup de dent. Sancho buvait en silence, douloureusement.

Peu à peu, les langues se délièrent. Une fiole de très vieux xérès mit un rayon de soleil dans le brouillard. Le barbier conta l'équipée de la montagne Noire; Carrasco, son premier duel avec le chevalier de la Triste-Figure; Sancho lui-même, pleurant et riant à la fois, l'enrêe nocturne au Toboso, l'enchantement de Dulcinée et la révolution de Barataria. A mesure que le xérès baissait, la gaieté des convives montait. Le curé tenta de détourner les esprits vers des pensées plus graves.

— Paix! dit-il, mes amis. Songez que l'âme du cher hidalgo peut nous écouter.

— Ah! ah! cria la gouvernante, dont les hautes coiffes noires penchaient tout de travers; elle est au paradis, son âme, et trop loin d'ici pour nous entendre!

— Qui sait? dit une voix qui paraissait sortir des entrailles de la terre.

Les dix convives pâlirent et se regardèrent, muets, la bouche bée et, les yeux écarquillés. Durant cinq minutes, ils n'osèrent bouger de leurs sièges. Enfin, le bachelier prit son courage à deux mains et souleva fiévreusement la jalousie d'une fenêtre demeurée entr'ouverte et qui donnait sur la campagne.

Au dehors, au loin, c'était le désert, la plaine indéfinie, morte, de la Manche, que la lune baignait d'une lumière triste. Et sur la solitude se mouvaient, là-bas, les ombres de trois cyprès bercés par le vent, et, tout au fond, les grandes ailes du moulin tournaient, tournaient sans fin, fantastiques, très lentes.

Au bout du village, un chien, énervé par la contemplation de la lune, aboyait fortement.

Carrasco avait espéré surprendre, à travers champs, la fuite de quelque mauvais plaisant.

— Personne! je ne vois personne, dit-il avec une sorte de dépit.

Alors l'émotion, d'abord comprimée, éclata. Sancho pria qu'on le laissât partir. La nièce prit le bras du curé et le conjura de tenter un exorcisme. Gudule alluma en tremblant une lanterne et déclara qu'elle coucherait chez Sancho. Le curé rappela l'apparition du prophète Samuel dans l'autre de la Pythonisse et ce souvenir biblique renforça l'angoisse générale. Le barbier glissait sournoisement vers la porte.

\*\*\*

A ce moment, au premier étage du logis, l'antique horloge de Don Quichotte, l'horloge qui avait marqué tant d'heures d'enthousiasme ou

de rêve, sonna minuit sur un timbre fêlé. L'horloge de l'église répondit par douze lamentations de bronze. Au dernier coup de la cloche, dans les combles de la maison retentit un bruit étrange, qui fit retomber sur leurs chaises nos six personnages. Quelque chose avait bondi du toit ou du haut de la lune sur le plancher, un corps mou, élastique plutôt que solide, comme la chute pesante d'un sac de farine ou d'une outre de vin.

— Au grenier! c'est au grenier! bégaya Sancho, dont les cheveux se dressèrent tout droits.

Haletants, éperdus, ils se serrèrent étroitement les uns contre les autres, nosant respirer, l'oreille tendue.

C'était maintenant là-haut, tantôt le va-et-vient d'un être aérien, tantôt un piétinement léger, incohérent, absurde, tantôt comme le frolement d'une ombre.

— Madame Gudule, dit maître Nicolas, a-lez donc chercher l'eau bénite.

— Plutôt mourir, répondit la bonne dame. L'eau bénite est au grenier. Et Lui! Lui! Il me regarderait de ses yeux morts!

Le mystère devenait de plus en plus formidable. On entendait maintenant un cliquetis de ferrailles, précipité, extravagant.

— C'est l'armure, la vieille armure qui sonne, dit Sancho, dont les dents claquaient.

Puis ce fut un vacarme fou de chaudronnerie diabolique: les pièces de l'armure marchaient, dansaient, sautaient jusqu'au toit, roulaient de solive en solive, retombaient sur le plancher avec une trépidation aiguë, irritante.

— Le bouclier! la cuirasse! l'armet de Mambri! balbutiait Sancho.

La jeune Mercédès poussa un cri d'oiseau blessé et s'évanouit avec grâce.

— Il faut monter, dit le curé. Montons, mes amis, c'est mon devoir. Monsieur le barbier, prenez la lanterne. Ces dames demeureront ici avec Sancho.

Carrasco et Nicolas n'osèrent point décliner l'invitation. Mercédès revint subitement de sa pamoison. La peur d'être abandonnée dans cette chambre où errait l'âme en peine du chevalier décida les deux femmes à suivre de loin la hasardeuse expédition. Sancho, transi d'épouvante, ferma la marche.

On fit halte sur le palier de l'unique étage, au pied de l'escalier menant au grenier haïté. La nièce, la gouvernante et l'écuier refusèrent de monter plus avant.

Les trois compères gravirent prudemment l'escalier.

— Passez-moi la lanterne, Nicolas, dit le curé. En vérité, entre vos mains, ce lumignon est trop agité et nous n'y verrions goutte.

Le grenier n'avait plus de porte. Ils s'arrêtèrent sur le seuil. Par une lucarne dépourvue de volet, la lune perçait d'un rayon bleuâtre un nuage de poussière. En dehors de cette lueur, les ténèbres menaçaient, impénétrables.

\*\*\*

Et voilà que, du fond de la nuit, se rua un fantôme de pourpre, une tête affreuse, grimaçante, avec des yeux flamboyants. Ce ne fut qu'un éclair. Il se perdit parmi les poutres du toit.

Le curé, Nicolas et Carrasco avaient eu le temps de reconnaître le manteau rouge de Don Quichotte, le beau manteau de cour donné par le duc. Mais ils n'étaient point curieux de courir après la chevaleresque relique.

— Le diable! clama le barbier.

Déjà, les trois héros étaient au bas de l'escalier. Et, du premier étage au rez-de-chaussée, ce fut, non pas même une fuite, mais un écroulement de la compagnie!

Ils battirent en retraite tous les six dans la salle du souper, la voix éteinte, la figure blanche.

Le premier qui osa parler fut Sancho.

— Allons-nous-en, dit-il.

L'avis parut fort sage. Sans retard, le cortège se forma. Le curé venait le premier, puis Sancho, muni de la lanterne, puis les deux dames. Le bachelier et Nicolas devaient occuper l'arrière-garde.

Le barbier ouvrit la porte, mais soudain se rejeta en arrière, la laissant grande ouverte. Car quelqu'un descendait le fatal escalier, quel qu'un ou plutôt la feronnerie épique de Don Quichotte. On eût dit la mise en marche d'une batterie de cuisine. L'épée frappait le bouclier comme le balant d'une cloche; les éperons tintaient, et la lance, la glorieuse lance, martelait de degré en degré la descente de la panoplie.

Alors, dans la pénombre du corridor, avec une majesté terrible, le spectre passa.

Il était armé de pied en cap, la visière du haume abaissée jusqu'au menton. Sur ses épaules flottaient la pourpre du manteau ducal. Un noir démon sautillait à sa suite.

Il sortit dans la rue, reparut à la fenêtre basse et, d'un coup de pied, força l'entrée de l'écurie. Rossinante jeta un heulement strident, prolongé.

Au bout de quelques minutes, ils virent défilier, raidi sur son cheval de bataille, la lance haute et drapé en un linceul sanglant, Don Quichotte vainqueur de la Mort.

Il chevauchait, portant en croupe le noir démon, vers le grand moulin à vent dont les longues ailes blanches tournaient là-bas, tournaient toujours, au clair de la lune.

\*\*\*

Dès le matin, en présence d'une foule frémissante, l'alcade ferma du sceau de la commune la porte de la maison. Le bachelier enfourcha sa mule et s'en alla consulter l'évêque de Ciudad-Real. De dix lieues à la ronde, les paysans de la Manche vinrent présenter leur menton au rasoir de maître Nicolas. Les polissons d'Argamasilla firent un referendum et déclarèrent qu'ils n'osaient plus retourner à l'école. On pria le curé d'ouvrir le sépulchre du chevalier.

— Attendez, dit-il, le retour de Samson Carrasco.

Carrasco revint le quatrième jour, apportant la clé du mystère, l'armure et le manteau de Don Quichotte empaquetés sur l'échine de Rossinante et toute la chronique de cette émouvante résurrection.

Ginès Passamonte, le galérien ingrat, délivré par Don Quichotte et qui avait payé d'une grêle de cailloux et du rapt de l'âne de Sancho le bienfait de sa liberté; Ginès, le montreur de marionnettes, rencontré plus tard par le chevalier qui, dans un accès de folie, avait massacré les figures de pâte, l'empereur Charlemagne et l'émir de Saragosse; Ginès, roulant à travers la Manche, vit passer le convoi de Don Quichotte. Rossinante drapé de deuil et les larmes de Sancho lui révélèrent la qualité du défunt. Il s'en alla, sans songer encore à mal, camper dans les champs aux environs de la maison funéraire. Comme il promenait à la fraîcheur de la nuit son grand singe savant, il assista, caché par la jalousie, aux propos échangés vers la fin du souper. D'humeur joyeuse et picaresque, Ginès répondit, d'une voix de l'autre monde, à la parole de Gudule :

— Qui sait ?

A ce moment, le singe grimpa, par le tuyau de la pluie, jusqu'au toit, sautait dans le grenier, décrochait l'armure et commençait l'inférral charivari. Ginès monta à pas de loup jusqu'au galetas et, du fond de l'ombre, vit apparaître, aux feux de la lanterne, les figures déconfites du curé, du bachelier et du barbier. Demeuré bienôt maître du champ de bataille, il s'était, en un tour de main, armé chevalier errant et, suivi du mau lit animal, il se rendit à l'écurie, sella Rossinante et accompagna, lugubre et facétieux revenant, la quatrième sortie de l'hidalgo.

Il comptait vendre, à la foire de Barcelone, la défroque chevaleresque et le triste coursier. Mais la Sainte-Hermandad l'avait arrêté, à l'entrée même de Ciudad-Real, sous les yeux de Carrasco.

Les habitants d'Argamasilla regrettèrent sincèrement le trivial donouement qui privait le village d'une maison hantée. Ils avaient, pendant trois jours, savouré ce charme suprême de la vie : la terreur.

Emile GEBHART, de l'Académie française.

EXIGEZ VRAIES TABLETTES OQUELIOTES... Soules effraies contre le RHUME; elles portent toutes le nom de l'inventeur JOHN TAYLOR... Refusez les Contrefaçons.

# LA VILLE IMPRENABLE

Dès le matin, une grande rumeur courut dans la cité. Le pas pressé des bourgeois, la vive allure des commerçants, l'inquiétude des femmes du peuple et la curiosité des enfants portèrent, en une heure, trois mille individus sur la place du Beffroi.

Ce 20 novembre, le jour, terne, était traversé de minuscules gouttelettes du brouillard tombant. Il faisait froid. Louvain, la vieille ville, bâtie sur deux collines et dans une plaine que coupe, d'un trait net, le couloir où roule la Dyle, allait-elle subir les épreuves de la guerre ?

Sur le pavé de ses larges rues, les hussards autrichiens avaient défilé, durant la nuit, au pas des chevaux harassés. Derrière l'escadron de queue, l'artillerie roulait, les lourds canons heurtant l'asphalte à chaque sursaut que causait une mauvaise viabilité. Puis, des lignes d'infanterie marquaient le pas dans l'engorgement qui retarde la retraite. De loin en loin, une lanterne éclairait le défilé des vaincus allant, à Tirlemont, se placer de nouveau en bataille.

Une foule d'écloués formait, à l'arrière-garde, le plus étrange tableau : des dragons poussaient

malades et blessés vers l'Est, sans s'émouvoir des cris de souffrance annonçant de déchirantes douleurs. Quelques malades, tombés à bout de forces, jalonnaient d'un point noir le chemin sur lequel du sang échappé des blessures rouvertes laissait, çà et là, des traces rouges. Et, dans l'aube, le déchet de l'armée autrichienne s'arrêtait, assez loin des murailles, à l'abri d'un grand bois.

— Qui nous protégera contre les Français ? L'officier à qui s'adressait un homme peureux répondit d'une voix rauque :

— Rassurez-vous ! Le régiment de Bender a été chargé, par Mgr le prince de Saxe-Teschén, de tenir derrière vos murailles jusqu'au dernier soldat.

Vraiment, le régiment de Bender, deux mille baïonnettes, suivait à petite distance la colonne des écloués.

Une telle sauvegarde devait, croyait-on dans le parti antifrançais, arrêter toute l'armée du général Dumouriez. A seconder les efforts des Autrichiens, plusieurs corps de métiers allaient s'employer : les tanneurs, les clouiers, les tonneliers, les drapiers s'armaient en toute hâte et portaient vers les remparts des pelotons singulièrement accoutrés.

Aux remparts, des paris se faisaient : — Guillaume, combien tueras-tu de républicains, aujourd'hui ?

— Hé ! ma carabine porte bien... Il me semble qu'une douzaine avant le déjeuner...

— C'est trop. — Je tiendrai promesse contre dix florins. Tape dans la main !

Plus loin, derrière les murs à mâchicoulis, des arbalétriers devisaient avec animation :

— Mon cher Gontran, disait un caporal au plus habile tireur, tu as pris vingt flèches.

— Lesquelles mettront vingt hommes hors de combat.

— Et tu pourras tirer ?

— A quarante pas, au plus loin.

— Sans jamais manquer le but visé ?

— Qu'un trait s'égare, alors je perds vingt pots de bière à boire dans la compagnie.

De si grandes résolutions, de si fermes promesses devaient aiguillonner le courage des citoyens timides. De tous côtés, on jurait d'arrêter les régiments qui, vainqueurs de l'armée autrichienne à Genappe, avaient pu occuper Bruxelles le 13 novembre 1792.

Tout à coup, dans l'air voilé de légères brumes, le tocsin sonnait en notes lugubres sortant de vingt clochers. Et une voix formidable s'élevait au-dessus des bruits de la ville :

— Mort aux Français !

Un capitaine du régiment Bender annonçait : — Maître Van Bleusen fait son entrée en scène.

C'était un personnage de grande taille. Roux de chevelure, maigre de visage, les dents très larges, le teint empourpré, il avait toutes les allures d'un Anglais. Agent de cette coalition qui voulait imposer des lois à la France, sa connaissance du flamand le servait.

Marchant depuis six mois avec l'armée autrichienne, essayer de sauver Louvain lui semblait être une œuvre nécessaire, et, bien renseigné quant à l'histoire, aux mœurs et coutumes de la cité par maître Blanberg, l'hôtelier du Paon, il allait prêcher la résistance.

Habillé d'un grand surplis de drap vert, portant culotte bleue, bas de laine noirs sur souliers noirs, le chapeau à trois cornes coiffant, à la gentilhomme, une perruque grise, Van Bleusen s'armait, tout comme un chef de bande, et de gros pistolets glissés dans une ceinture en cuir et d'une canne fortement ferrée.

Quinze louis distribués à la corporation des sonneurs incitaient ceux-ci à produire, non pas le carillon musical qui chante l'ouverture d'une messe ou les si solennels angelus, mais le coup de marteau sec rendant ce que jadis,

dans les grandes cités flamandes, on nommait « l'appel à la rescousse ».

Au grand appel, des paresseux attardés au lit s'éveillèrent en sursaut. Sur cinq cents boutiques, les épaïs volets se fermèrent. Moins et religieuses coururent aux chapelles pour invoquer la protection du ciel. De riches gens, tout chargés d'or, passèrent la porte de Tirlemont. Quelques peureux éprouvèrent les effets de la fièvre. Des hommes, depuis longtemps asservis par le despotisme autrichien, se préparèrent en secret à fêter l'arrivée de Dumouriez et, de ces hommes, plusieurs, que la curiosité poussait, se mêlèrent à la foule roulant, en flots pressés, vers l'Hôtel de Ville; ils purent apercevoir, au bout du large remous humain, l'agent de la coalition occupant une haute tribune élevée la veille, pour une cérémonie publique, devant la maison commune.

Très en voix, Van Bleusen déclama et il accompagnait chaque phrase de grands gestes.

Il disait :

— Mes chers concitoyens, mes chers amis, mes chers frères, dans l'heure grave qui s'écoule, il ne faut point désespérer. Non seulement un régiment de S. M. l'empereur François II garde notre ville et se promet de la défendre aussi longtemps qu'il le faudra faire, mais nos milices vont rivaliser de courage avec les soldats de Bender, afin de vous éviter le pillage et les supplices dont les Français sont coutumiers...

Et, après avoir toussé, il énumérait :

— Depuis son entrée sur le territoire belge, l'armée française du Nord a brûlé soixante-dix châteaux, sept villes, cent quarante villages. Elle a tué, blessé ou chargé de chaînes quarante mille citoyens...

Dans la foule, une voix cria :

— Accusateur, tu mens !

Le protestataire fut écharpé par des fanatiques, qui accrochèrent le cadavre à une lanterne.

Van Bleusen approuvait :

— Bonne justice ! Mes chers amis, vous n'éviterez saccage et mort violente qu'en imitant nos aïeux. Par leur bravoure et par leur constance, l'étranger n'a pu encore dicter des lois dans Louvain. Ville imprenable elle a été, ville imprenable elle restera, ville imprenable elle sera toujours. Oui, toujours !... Mais j'entends le bourdonnement de voix confuses... A mon érudition, qui demande des renseignements ?

Une voix de jeune fille répéta :

— Oui, des renseignements. L'homme reprit :

— De l'histoire de notre ville, qui ne connaît pas les plus beaux chapitres ? Louvain, entouré d'une muraille en briques au long de laquelle seize tours constituent autant de fortresses, tentait d'abord la convoitise des Normands, aventuriers sortant des îles de la mer du Nord pour aller chercher, à travers l'Europe, un riche butin. Agib, un de leurs chefs, ravagea Liège avant de mesurer le courage de sa bande à la ténacité de nos pères ; il lui en coûta quelque centaine de ses corsaires et il dut, à la faveur des ténèbres, retourner précipitamment vers sa flotte, abandonner même des équipages et des prises...

— Après ? Après ? réclamait la foule.

— Huit fois, au quatorzième siècle, des bandes de routiers se heurtèrent aux défenseurs de Louvain, lesquels exterminèrent l'ennemi. Charles le Téméraire fut également repoussé. Aussi la cité mérita son renom de ville imprenable !

Le plus audacieux capitaine qu'ait eu l'Espagne et le plus cruel, le duc d'Albe, chargé de réduire les Pays-Bas à la plus passive obéissance envers Philippe II, se moqua des conseillers lui affirmant qu'il subirait un échec devant Louvain. Pour supplicier les chefs des corporations ayant refusé de porter au conquérant, à Bruxelles, les clefs de leur cité, d'Albe fit

tailler trente potences que ses bourreaux dresseraient et chargeraient au centre de la ville. Avec dix mille hommes de pied, trois mille cavaliers, quinze cents porteurs d'échelles, soixante canons et quantité de carrosses, le terrible capitaine s'avança, en 1566, sur les bords de la Dyle. Bombardement, mousqueterie, jeux de mine, assaut, tout échoua devant les milices flamandes. Et la retraite du duc d'Albe ressemblait fort à une fuite d'hommes éperdus... Mes chers amis, vous voyez bien...

— Après ? Après ? réclamait la foule.

Van Bleusen s'inclinait : — Dans la campagne de 1702, le duc de Malborough, étant chargé de conduire les troupes anglaises en Flandre, envoya sommer Louvain d'ouvrir ses portes. A défaut d'obéissance, Malborough promettait trois mille bombes et le saccage. L'échevin lui fit répondre :

« Nous avons, pour vous recevoir, mylord, de la vieille poudre bien sèche et des boulets bien durs. »

Malborough se crut outragé; il jura de faire payer cher à la ville la réponse de son maire. Mais, devant la place, il perdit, en deux jours, onze cents fantassins, quinze mortiers encloués et un tiers de sa cavalerie. Il s'empressa de tourner le dos aux braves Brabançons qui l'insultaient du haut de leurs murailles.

Mes chers concitoyens, cela vous assure...

— Après ? Après ? réclamait la foule.

Van Bleusen cédait encore aux prières :

— En 1705, le maréchal de Boufflers envahissait le territoire des Pays-Bas avec une armée de soixante mille Français. Tout pliait, Anglais et Hollandais, devant ces troupes d'élite. Quand on eut rapporté à M. de Boufflers que Louvain n'ouvrait jamais ses portes à l'ennemi, il haussa les épaules avant d'ordonner que cent tambours iraient battre, un matin, la diane aux bourgeois. Bravade qui causa la mort de ces tambours, et le maréchal, en voyant ses régiments fondre sous le feu de la place, se hâta d'en lever le siège...

— Après ? Après ? réclamait la foule, qui devenait turbulente.

— Mais les conquérants et les routiers ne coururent plus sus à Louvain. Mais l'épaisseur des murs de briques fut doublée. Mais on chargea les tours de gros canons. Et vous pourriez craindre, à présent, l'attaque des soldats de la République ? Mes chers amis, rassurez-vous, car les Autrichiens vous protègent et la milice a pris les armes. Le tocsin qui sonne indique aux défenseurs de la cité de se tenir prêts à tout événement... Avec moi, répétez le cri de ralliement : Mort aux Français !

Van Bleusen ne prononça pas la dernière syllabe du mot Français.

Son auditoire poussa de longues exclamations.

Une bombe, ayant décrit la parabole du demi-cercle au-dessus de la vieille ville, venait de décapiter l'agitateur, ou plutôt de lui emporter la tête, qui, poussée par le projectile, allait s'écraser sur le perron du Beffroi.

Aussitôt, la foule se dispersait; elle avait crié au miracle.

Déjà, le régiment de Bender hâtait sa fuite par la porte de Tirlemont. Déjà, les miliciens abandonnaient les murs de briques. Déjà, les partisans de l'Autriche s'enfermaient dans leurs demeures.

Les cloches des vingt églises sonnaient toujours; mais au lugubre tocsin avait succédé le carillon de Noël, chant d'allégresse et salut de bienvenue.

Des grandes portes de l'Université, les professeurs, en costume moyenâgeux, les étudiants habillés de velours, sortaient pour aller à la rencontre des Français.

Et les citoyens qui, dès le petit matin, voulaient défendre la place, se placèrent en haie

FEUILLETON DU SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ du Petit Journal

— 12 —

# ROBERT VAILLANCE

III

— Bravo ! Vous prenez la chose mieux que je ne l'espérais. Partons vite, car le temps presse et les recors s'impatiente en bas ! Saturnin était revenu.

La présence du sergent recruteur du régiment de Monsieur et des trois agents de police, qu'il avait croisés sur le quai, lui avait tout appris.

— C'est la meilleure solution, dit-il à son élève, et tu t'en tires à bon compte ! Va ! sois un vaillant comme ton père ! Ton maître, désormais, le voilà. Je vous le confie, sergent.

— Soyez tranquille, mon bourgeois ; on en aura soin. Et maintenant, caporal, en route, et vive le roi !

— Non ! dit Saturnin rouge de colère. Vive la France ! puisque c'est au nom du roi que toutes les iniquités et les violences se commettent !

— Vive la France ! répéta Robert, en jetant un dernier regard sur les chères images qu'il confiait à Saturnin. Vive la France ! sergent, et vous m'apprendrez à la servir !

IV

Le 15 août 1792, fête de l'Assomption de la Vierge Marie, le parvis de la cathédrale de Reims présentait un spectacle jusqu'alors inconnu. L'Assemblée législative avait, de nouveau,

déclaré la patrie en danger. L'armée de l'empereur François envahissait la Flandre, et celle du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, se préparait à assiéger Longwy et Verdun; les émigrés du prince de Condé marchaient de Coblenz sur Thionville.

On connaissait, à Reims, les événements de Paris : les Tuileries envahies et prises d'assaut par les sans-culottes, au refrain de la *Marseillaise*; les Suisses et les gentilshommes, accourus au secours du roi, massacrés; Louis XVI prisonnier au Temple, et la Commune, toute-puissante, attendant la Convention nationale.

Aussi l'effervescence était grande dans la capitale de cette Champagne que l'invasion menaçait.

La municipalité avait rassemblé la garde nationale et dressé l'autel de la Patrie sous le portail de la basilique.

L'autel se composait de planches de sapin sur quatre piles de tambours. Les officiants étaient le maire et deux municipaux, coiffés de grands chapeaux à cocarde et poitrinés de larges ceintures tricolores. Ils attendaient, pour les inscrire sur le registre d'enrôlement, les volontaires disposés à former le bataillon que Dumouriez demandait.

L'ogive monumentale, les piliers gothiques, les statues de saints disparaissaient sous le feuillage, les fleurs et les drapeaux. Au travers de la rosace de dentelle de pierre, sur une bande-roule de toile rouge, la devise :

Union et Force.

Des canons enguirlandés étaient braqués devant les deux portails latéraux; les sergents, assis sur les marches, jouaient aux cartes en

buvant de fréquentes rasades à la santé de la Nation.

En avant de l'autel, le tambour-major, très empanaché, de la garde nationale, levait sa canne, tous les quarts d'heure, pour donner le signal d'un long roulement, après lequel le veilleur de nuit criait à pleins poumons :

— Citoyens, la patrie est en danger !

Les citoyens étaient nombreux sur la place de la cathédrale : les uns attablés aux guinguettes en plein vent; les autres groupés autour des orateurs populaires ou des chanteurs qui vendaient, pour six liards, le nouveau recueil patriotique.

On chantait, on buvait, on discourait; mais on ne répondait pas à l'appel de la Patrie !

Ce n'était pas l'envie qui en manquait, car elle est généreuse comme son vin mousseux, cette robuste population de la vieille cité de saint Rémy. Ce jour-là, elle s'était grossie des vigneron et des laboureurs de la banlieue, venus aux nouvelles; ces nouvelles étaient sinistres.

Brunswick amenait cent vingt mille hommes à la curée de la province; ces Prussiens avaient juré de la mettre à feu et à sang et de renouveler les exploits des reîtres détestés, que les anciens racontaient en tremblant, à la veillée, pour les avoir recueillis de leurs grands-mères.

— Ils ne respectent rien, disait-on.

Les jeunes filles se serraient, épeurées, contre leurs amoureux, et les femmes, fraîches ou vieilles, disaient à leurs hommes indécis :

— Faudrait pour au pas nous laisser envahir !

Les gardes nationaux, dans leurs habits bleus à épaulettes rouges de grenadier, avec les deux baudriers de buffle se croisant sur le gilet de basin, blanc comme la culotte, frappaient la

terre de la crosse de leurs fusils neufs, en se déclarant indispensables à la défense de la cité; les laboureurs alléguaient la moisson dernière; les vigneron, la prochaine vendange.

Personne encore n'avait franchi les degrés de l'autel de la Patrie pour s'inscrire sur les registres des officiers municipaux, quand une clameur s'éleva dans la foule, qui s'ouvrit pour donner passage à trois nouveaux venus.

L'un d'eux était Marc-Antoine, un républicain de vieille date, l'orateur acclamé du club des Jacobins, qui, dès 1790, avait quitté Paris pour organiser dans sa ville natale la lutte contre l'ancien régime, présider les réunions publiques et assurer le triomphe de la Révolution. Il était populaire; on l'accueillait par des hourras, les bonnets rouges se soulevaient à son approche. Les révolutionnaires reconnaissaient en lui un vrai sans-culotte, bien qu'il eût conservé les allures bourgeoises et la mise correcte d'un ex-peintre ordinaire du tyran Cape.

Cette popularité était nécessaire pour apaiser la rumeur que soulevait, au passage, l'uniforme de ses compagnons, deux bas officiers de l'infanterie monarchique, un fourrier et un sergent.

Ils portaient fièrement l'habit blanc, à revers, parements et retroussis écarlates, de l'ex-régiment de Monsieur, et traversaient la place, le chapeau sur l'oreille, la main sur la garde de leur épée. Le fourrier, dans tout l'éclat de sa vigoureuse jeunesse, grand, svelte, avec un visage grave et énergique d'une rare beauté; le sergent, petit et trapu, avec une trogne de soudard, éclairée par un sourire gouailleur. Robert Vaillance était le fourrier, et L'Escalade, le sergent.

JEAN DE VILLEURS. (La suite au prochain numéro.)

dans les rues, afin de rendre les honneurs aux soldats de la République.

Et le peuple, désertant les ateliers, chantait des hymnes.

Et l'échevin, portant les clefs de la cité, suivi de ses conseillers en habit de gala, se rendait à la porte de Bruxelles avec l'intention d'adresser aux vainqueurs des paroles d'amitié.

A Dumouriez, il avait suffi d'un seul coup de canon pour faire ouvrir aux chasseurs du 14<sup>e</sup> régiment, que le colonel Fréville conduisait au trot, les portes de Louvain, « la ville imprenable », où allaient entrer les volontaires de 1792.

Edouard GACHOT.

### La Maison dite de « Henri IV » A MONTMARTRE

Une vieille maison de la rue Saint-Vincent vient de s'effondrer en partie sous le poids des années. Cette antique bicoque, aux murs lézardés, a un passé glorieusement historique.

Il y a quelque trois cents ans, elle eut l'honneur d'abriter le Béarnais lorsqu'il vint assiéger Paris.

Lorsque Henri IV se résolut, malgré la désapprobation du maréchal de Biron, à mettre le siège devant la capitale, où il voulait enfin entrer en roi, il vint établir son quartier général sur les hauteurs de Montmartre. Ce fut dans cette chaumière, sise sur le flanc opposé à Paris, que le roi de Navarre élit domicile. La légende raconte qu'il s'y ennuya fort pendant les longues heures du siège, car les distractions y étaient rares.

Plus tard, lorsque le Vert-Galant fut enfin installé au Louvre, au milieu de ses bons Parisiens, il aimait à revenir à la « maison au toit de chaume », son premier palais en la capitale.

Cette vieille demeure tombe aujourd'hui en ruines, et on vient de l'étaconner en toute hâte du côté opposé à celui que montre notre instantané, sur la rue Saint-Vincent.

Espérons que la commission du Vieux-Paris, comme elle va le faire pour la rue de la Ferronnerie, la dernière étape de la vie du Béarnais, apposera aussi sur cette humble maison, qui en fut la première étape, la plaque de marbre du souvenir.

### LE RAVITAILLEMENT EN CHARBON de l'escadre russe

La question du charbon est une de celles qui préoccupèrent le plus vivement l'administration de la marine russe lorsque fut décidé l'envoi de l'escadre de la Baltique en Extrême-Orient.

La longueur de la route maritime qui mène de Cronstadt à Vladivostok, et l'impossibilité pour les bâtiments russes de se ravitailler dans les ports neutres semblaient faire prévoir d'insurmontables difficultés.

Cependant, l'état-major de la marine russe trouva les moyens d'y obvier.

L'escadre fut accompagnée de nombreux bateaux charbonniers et les navires de Rojdestvensky furent munis d'un appareil leur permettant de « faire du charbon » en pleine mer, sans suspendre leur marche.

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs un curieux instantané représentant cette importante opération.

Entre le bâtiment de guerre à ravitailler et le charbonnier pris en remorque, on installe un câble sans fin, aérien, qui permet un va-et-vient de wagonnets en tout point semblable à celui qu'on peut voir fonctionner entre une gare et une usine.

On utilise pour cela deux treuils spéciaux placés sur le navire de guerre et dont l'un a pour objet d'attirer vers le navire des wagonnets pleins de charbon, tandis que l'autre fait retourner au charbonnier les wagonnets vides.

Le grand point c'est que l'opération, une fois en cours d'exécution, soit complètement indépendante du mouvement relatif des deux navires. On y parvient aisément au moyen des deux treuils. Quand les navires s'écartent, l'un dévide du câble; quand ils se rapprochent, d'aut à faire fléchir le câble, bien vite l'autre se hâte de replier tout l'excès du ca-



A MONTMARTRE. — La maison dite de « Henri IV »

ble dévidé. La manœuvre est des plus simples, le montage et le démontage de l'appareil exigent un temps très court.

Grâce à ce système très pratique, la flotte de l'amiral Rojdestvensky a pu, dépit des prévisions pessimistes, parcourir sans accident une route immense de plus de 40,000 milles, et venir, sans avoir laissé derrière elle une seule unité, disputer une fois encore aux Japonais la maîtrise de la mer.

E. LARIVIÈRE.

### La Fenêtre aux Géraniums

— Je vous y prends...  
— A quoi?  
— A regarder dans la cour.  
— Ça m'arrive...  
— Montre en main, c'est la dix-huitième fois dans l'espace d'une heure.  
— J'ai fait, hier après-midi, exactement le même calcul à votre sujet.  
— Sacré sournois!  
— Vieux farceur!

Le dialogue s'échangeait, par une ravissante journée d'avril, entre Vignal et Barbigier, tous deux employés au cabinet Gidoïn — vente et achat de fonds de commerce — le premier à la comptabilité, le second à la correspondance.

Ces deux messieurs se faisaient vis-à-vis sur un bureau double en chêne vernoulu, placé en bout et à proximité d'une fenêtre qui ouvrait sur une vaste cour de la rue du Chemin-Vert.

Le motif inavoué de la discussion était une autre fenêtre, à peu près semblable à la leur, située sur le derrière d'un immeuble du boulevard Voltaire, au quatrième étage, tout au fond de la cour. Sur le rebord, deux géraniums; dans l'encadrement, une fée mignonne, dont les doigts semblaient voltiger sur un travail de couture ou de broderie.

Entré au service de M. Gidoïn depuis une semaine, Barbigier, avec son vigoureux port méridional et ses vingt-cinq ans révolus, avait tout de suite remarqué l'admirable distraction qui s'offrait à ses yeux rêveurs, dans le but de rompre l'insupportable monotonie de son travail. Du coup, la vision l'avait séduit. Il s'était senti emporté dans le remous berceur du rêve... La fée? Une ouvrière, sans doute,

mais jolie, jolie! surtout quand un rayon de soleil venait à tamiser la poussière d'or de ses cheveux. De sa place, il ne pouvait distinguer la finesse harmonieuse des traits, la pureté des lignes, la sereine beauté des yeux, mais son imagination y suffisait amplement... Mentalement, il supputait son âge, inscrivait un chiffre sur ce front chaste entrevu derrière des touffes roses de géraniums... Vingt ans?... Non, c'était exagéré. Dix-huit?... A peine...

Mais voici qu'il surprit, dès le premier jour, le regard ironique de son collègue, abrité derrière une page de son grand-livre. Ah! le vieux scélérat!... Car, pour lui, le comptable, avec sa quarantaine bien sonnée et son crâne à demi chauve, rentrait dans la catégorie des gens qui, décentement, n'ont plus le droit d'afficher aucune prétention... Est-ce qu'il aurait osé, par hasard, jeter son dévolu avant lui sur la petite fée?...

Alors, il y eut un jeu bien amusant: Barbigier surveilla Vignal et Vignal surveilla Barbigier, et tous deux, réciproquement, se surprirent cinquante fois par jour à lever les yeux dans la cour.

Cette constatation faite, Barbigier n'adressa plus la parole à son rival que pour les besoins du service. Au lieu de se causer, de s'épancher, d'entrer chaque jour dans une intimité plus grande, ils en vinrent à cette hostilité sourde qui n'attend qu'un mot ou un geste pour se manifester. Le matin, en arrivant, ils se disaient bonjour du bout des lèvres, et, le soir, ils se séparaient silencieusement sous la porte cochère; Barbigier remontait la rue et Vignal la descendait.

Dans le courant de la journée, ils prenaient prétexte d'une tache d'encre, du bruit d'un grattoir, d'un léger choc imprévu au bureau, d'un crayon tombé pour se chamailler. Barbigier engageait toujours la lutte:

— Ce que vous êtes maladroit!  
— Ce que vous êtes crispant!  
— Vous avez un aplomb!

Vignal se contentait souvent de lui répondre par son regard narquois, goguenard, embusqué sous ses cils en broussailles, et que Barbigier interprétait: « Déméno-toi, va! Si tu crois que je vais te céder ma place auprès du cœur de la belle!... »

Et, de fait, ce regard, dans son ironie, avait une supériorité si marquée, si sûre, qu'il impressionnait Barbigier malgré lui... A ces moments-là, celui-ci voyait en son collègue un rival hors pair avec lequel il n'était pas de

taille à se mesurer, et cette impuissance lo jetait dans une rage latente, indescrivable.

Pourtant, il continuait audacieusement, en guise de défi, à lever les yeux dans la cour. La petite fée était toujours à sa fenêtre; sa vue le fascinait et entraînait son cœur au galop du songe... Ah! la minuscule étoile dont l'imperceptible et frissonnante clarté ne semblait qu'un timide reflet d'aurore, mais qui suffisait à égayer, à remplir d'attraits sa fastidieuse besogne de scribe... Des minutes entières, il s'absorbait dans sa délicieuse rêverie, se muait dans sa contemplation paradisiaque; puis, la réalité lui frappait brutalement au front: c'était le regard narquois de Vignal qui avait barré le sien au passage...

Il y avait deux mois que durait cette existence odieuse, lorsque le mercredi soir, à la sortie du bureau, Vignal dit triomphalement à son collègue:

— Je ne viendrai pas demain... Le patron m'a accordé la permission...

Et, souriant malicieusement, les yeux fixés vers le ciel pur:

— Il va faire une belle journée... Sûrement, je ne m'ennuierai pas.

Le pavé de l'ours! Barbigier vit tout s'écrouler à la fois: ses songes et sa joie. Il ne douta pas un instant que le ton triomphateur et le sourire malicieux de son collègue visaient son amour déchu. Il en eut, d'ailleurs, la certitude le lendemain: la fenêtre idéale resta immuablement close... Cela coïncidait trop bien avec l'absence de Vignal... Ah! l'atroce journée qu'il passa... La jalousie le déchira:

— Où sont-ils? Que font-ils?

Dans son angoisse, le malheureux supputait toutes les circonstances: la promenade sentimentale au bois ou sur les bords de la Marne, le déjeuner fin, la matinée au Français, le retour en fiacre, l'aveu arraché de force... Il voyait un crâne mi-chauve penché sur des boucles blondes, une moustache poivre toute proche de lèvres roses... Quelle abomination!

Dans son exaltation, Barbigier ruminait de vagues projets de vengeance... Pour sûr, Vignal recevrait sa main sur la figure... Au besoin, il inventerait l'occasion propice... Un homme de son âge... Vieux serin, va!

Pourtant, le retour de Vignal ne donna lieu à aucun incident. La journée s'écoula, paisible en apparence. Barbigier rongea son frein; mais, au moment de revêtir son pardessus pour s'en aller, le comptable déchaina la tempête:

— C'est égal, murmura-t-il de son ton railleur, on a passé, hier, une riche journée.

En même temps, son regard clignait malicieusement vers la fenêtre aux géraniums.

Barbigier éclata brusquement, niant, pour provoquer son collègue, ce qu'il savait être la vérité:

— Gros malin! vous allez peut-être me faire croire que vous êtes sorti avec... cette jeune fille?

C'était la première allusion directe faite entre eux à son égard.

Vignal riposta:

— Je puis vous en donner la preuve.  
— Vous?  
— Oui, moi.  
— Vieux daim!  
— Blanc-bec!  
— Répétez!

Vignal mit son chapeau et, très tranquille:

— Au fait, si vous avez des intentions sur elle, il vaut mieux le dire tout de suite.

Barbigier brandit ses poings, furieux, tout à fait hors gonds:

— Oui, parfaitement, j'ai des intentions... Elles sont honnêtes, les miennes, entendez-vous?

— Mais vous ne la connaissez pas?

— Ça n'est pas votre affaire... Et vous, est-ce que vous la connaissez, menteur?

— Je vous ai offert de vous en donner la preuve: vous n'avez qu'à me suivre.

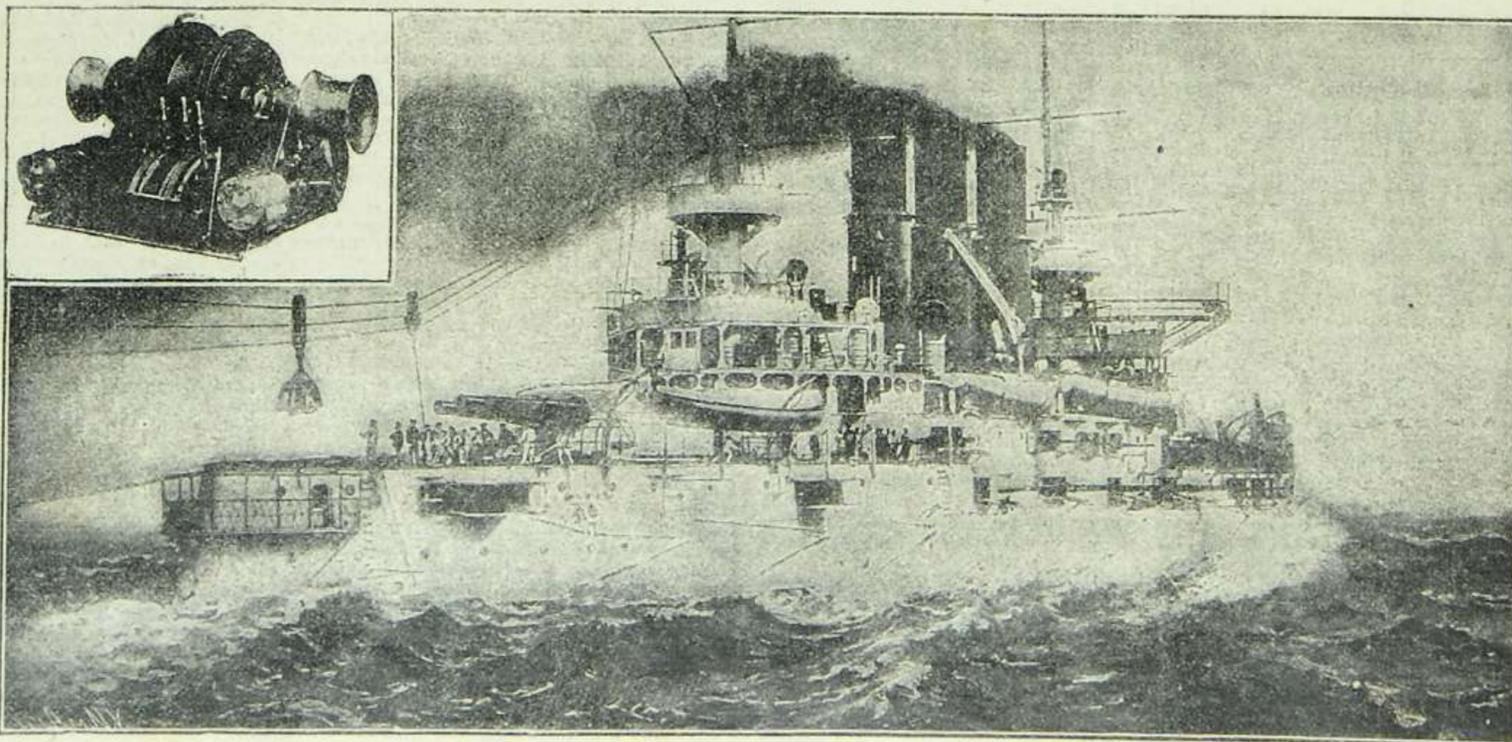
Acculé, Barbigier répliqua:

— Eh bien! soit!... On va voir!

Ils tournèrent l'angle de la rue du Chemin-Vert et pénétrèrent dans un immeuble du boulevard Voltaire. Arrivé sur un palier au quatrième étage, Vignal fouilla ses poches, en tira un trousseau de clefs:

— Vous voyez... je n'ai pas besoin de sonner.

La porte s'ouvrit: le sang gicla d'un jet au cœur du malheureux Barbigier; il crut que le plan-



RAVITAILLEMENT EN CHARBON A LA MER A BORD DES NAVIRES DE GUERRE RUSSES

cher s'effondrait sous ses pieds, puis il défaillit presque en entendant accourir dans l'antichambre la petite fée qui, les deux bras tendus pour un baiser, dit bien tendrement à ce « vieux daim » de Vignal :  
— Bonsoir, papa !

Jean Rochon.

## A LIMOGES

### Le Blocus de l'usine Beaulieu

Après les événements tragiques qui se déroulèrent récemment à Limoges, on pouvait espérer à bon droit que le calme allait renaitre dans la grande ville industrielle.

Il n'en fut rien cependant ; et les incidents violents continuent à s'y succéder sans interruption.

Les plus pénibles, à coup sûr, sont ceux dont les abords de l'usine Beaulieu ont été le théâtre.

Les ouvriers de cette usine s'étaient mis en grève ; ils exigeaient une augmentation de salaire ; le patron déclarait ne pouvoir l'accorder. Or, les grévistes ne trouvant rien de mieux, pour user sur lui de persuasion, que d'essayer de l'affamer, lui, les siens et ses domestiques.

Ils organisèrent le blocus autour de l'usine et des maisons particulières et empêchèrent les fournisseurs d'entrer.

Les vivres ont été vite épuisés. Le malheureux patron a pu téléphoner à la mairie pour demander qu'on le ravitaillât. Mais le maire n'a pas réussi à faire entrer l'agent chargé d'apporter des victuailles. Il a parlementé avec l'émeute et supplié qu'on laissât pénétrer deux pains. Les émeutiers n'en autorisaient qu'un ; c'est à ce chiffre, finalement, qu'on a transigé. Dix personnes, dont trois enfants, qui n'avaient pas mangé depuis la veille, ont été autorisées, par la condescendance humanitaire des assiégeants, à se partager deux livres de pain.

Bien plus, un enfant, le jeune Betouille, âgé de treize ans, fils des concierges de l'usine, qui était sorti pour chercher du lait destiné à ses petits frères, a été frappé si brutalement par les grévistes qu'il a eu deux côtes fracturées. Or, les assiégeants ont refusé le passage au médecin qui venait visiter l'enfant. Il a fallu, de nouveau, l'intervention du maire pour que le docteur pût entrer visiter le blessé.

Ces faits, qui soulèvent l'indignation, n'ont pu se produire que par suite de la faiblesse d'une autorité municipale absolument désarmée et impuissante vis-à-vis des fauteurs de grèves et des meneurs d'émeutes.

Après les récents événements de Limoges, on avait enlevé au maire la police de la ville... On a eu le tort de la lui rendre et de licencier les gendarmes qu'on avait appelés.

Immédiatement, les troubles ont recommencé. Il a fallu de nouveau soustraire la ville à l'autorité communale et faire revenir les forces qu'on avait éloignées. Une patrouille de gendarmes a suffi pour disperser les émeutiers qui faisaient le siège de l'usine Beaulieu, et sous sa protection les assiégés ont pu quitter la ville :

faut substituer une force réelle à l'autorité impuissante et débile de la municipalité.

Il importe qu'à Limoges, et partout où se produisent des violences de ce genre, le gouvernement prenne et garde les mesures que la situation comporte, car il n'y a ni sécurité indivi-

ment ; jamais ton père n'a manqué à sa parole.

Et les deux fiancés continuent leur promenade, en se disant ces riens si vieux et toujours nouveaux, comme la jeunesse et l'amour.



A LIMOGES

Le landau dans lequel la famille Beaulieu a quitté la ville sous la protection des gendarmes

duelle ni prospérité industrielle possible dans cet état de guerre civile latente, de révolution éparse. Il faut donc l'enrayer au plus tôt par une action énergique et par l'application continue, persévérante et vigoureuse des lois.

Jean de FAMARS.

## EMPEREUR ET PÊCHEUR

Une jeune fille, blonde et rose, suit pensivement la côte de Biervliet à Ysendick, dans la Flandre zélandaise.

C'est l'été : l'heure est matinale, et dans ce pays de brumes, où le soleil se dégage lentement des vapeurs de la nuit, elle marche comme une apparition ossianique à travers les nuages floconneux.

Une forme masculine s'avance vers elle, et, au moment même où l'astre du jour rejette son manteau humide, applique sur les joues de la jeune fille un baiser retentissant.

— Tu prends donc la mer aujourd'hui, Hubert ?

— Y penses-tu Sibylle ! Je vais me joindre

C'était en l'année 1536 ; l'empereur Charles-Quint, visitant les travaux fortifiés des côtes de la Flandre zélandaise, accompagné de la reine douairière de Hongrie, sa sœur, était allé, la veille, du Sas-de-Gand à Ysendick.

— Qu'y a-t-il à voir ici ? avait-il demandé suivant son usage.

— Rien à Ysendick, sire, répondit le pilote ; mais si Votre Majesté veut visiter, à une lieue d'ici, le petit fort de Biervliet, elle y verra une grande chose, le monument de Guillaume Beukels.

Le marin, en prononçant ce nom, retira respectueusement sa casquette.

— Qu'est-ce que Guillaume Beukels ?

Et le souverain, s'apercevant, avec le sens d'observation des vrais conducteurs d'hommes, qu'il avait froissé ses braves Flamands, se hâta d'ajouter :

— Racontez-moi son histoire.

— C'est notre bienfaiteur à tous, reprit le marin ; Guillaume inventa l'art de saler, d'encaquer et de saurer les harengs qui, avant lui, ne pouvaient se garder ni s'envoyer au loin.

— En l'an 1397, la pêche du hareng donna avec une profusion telle qu'on ne savait qu'en faire ; les filets pliaient sous le faix, et les pêcheurs de Biervliet remontaient à grand-peine leur charge

Se mettant à l'œuvre, il fit secrètement de nombreuses expériences qui le mirent en possession d'un procédé simple et pratique, encore en usage de nos jours.

« Comme tous les hommes intelligents, Guillaume Beukels se disait qu'une certitude est seulement absolue quand le temps lui sert de contrôle ; il se contenta donc d'emmagasiner les harengs que ses concitoyens se hâtaient de vendre, leur déclarant qu'il faisait une expérience et que, s'il réussissait, tous seraient appelés à en profiter à la saison prochaine.

« Quelques-uns de ses camarades eurent foi en lui, d'autres le raillèrent ; Guillaume ne se laissa émeouvoir ni par l'approbation ni par le blâme, et quand, un mois avant la fin de la pêche, il eut envoyé dans toutes les maisons du pays un hareng parfaitement conservé, il convainquit les plus incrédules, ceux mêmes qui, en cachette, avaient vainement essayé de l'imiter.

« Suivant la promesse de Beukels, tous les pêcheurs du pays furent, la veille de la pêche, initiés à la grande découverte qui non seulement enrichit son inventeur et ses camarades, mais toute la Flandre maritime avec lui.

« Voilà pourquoi, Sire, obéissant aux recommandations de notre bienfaiteur, nous avons, au commencement de ce mois de juin, prêté serment entre les mains du bourgmestre de la ville de ne pas jeter le filet à la mer avant le 25 juin ; voilà pourquoi aussi nous rejeterons à l'eau le roi des harengs, qui précède la colonne, et nous présenterons solennellement au bourgmestre d'Amsterdam le premier poisson capturé en échange d'une médaille d'or.

Charles-Quint avait écouté le pilote sans l'interrompre.

— Nous irons demain saluer la tombe de Guillaume Beukels, avait-il dit gravement.

Nos deux amoureux continuaient de longer la côte ; Hubert répétait à sa fiancée les paroles de Charles-Quint, et la jeune fille projetait de revêtir ses habits de fête pour aller, elle aussi, acclamer l'empereur.

Tout en devisant, nos fiancés n'avaient pas remarqué une embarcation échouée sur le sable, et des matelots inconnus au pays, assis non loin de là ; ils ne les avaient pas vus non plus se montrer les uns aux autres le jeune homme, en discutant avec animation.

Aussi rapides que la pensée, quatre d'entre eux arrivent sur Hubert qu'ils entraînent dans leur barque, bientôt remise à flot par la marée, et tandis que Sibylle pousse des cris perçants, ils s'éloignent à toutes rames.

Sibylle est une vaillante fille des Flandres ; elle a vite compris que sa douleur bruyante ne peut sauver son Hubert ; refoulant ses larmes, elle regarde à l'horizon ; avec l'acuité de vue des filles de marins, elle a reconnu au large un corsaire.

— J'irai trouver l'empereur ; s'écria-t-elle, il me fera rendre mon fiancé.

Et, avec la confiance de la jeunesse, elle se pare de ses plus beaux atours et se met courageusement en route.

La jeune fille n'a plus de mère ; c'est elle qui, depuis longtemps, gouverne la maison du pé-



A LIMOGES. — Le portail de l'usine Beaulieu

(En avant se trouvent les pierres destinées à empêcher la sortie des camions)



A LIMOGES. — La porte d'entrée de la maison particulière de M. Beaulieu

mais il est inconcevable qu'on n'ait pas agi plus tôt et que, durant plusieurs jours, de pareils faits aient pu se produire.

Toutes ces hésitations, toutes ces allées et venues de forces militaires et policières qu'on éloigne et qu'on ramène alternativement, outre qu'elles grèvent singulièrement le budget, sont de nature à encourager les fauteurs de désordres. Dans une ville ainsi livrée à l'anarchie, il

aux autres pêcheurs de la côte qui se réunissent ce matin au fort de Biervliet pour faire honneur à notre maître Charles-Quint. Mais toi, Sibylle, pourquoi es-tu ici ?

— Je ne pouvais dormir, dit-elle à mi-voix, je rêvais que de méchants hommes l'emmenaient loin de moi pour toujours.

— Songe est mensonge, ma bien-aimée, et nous nous marierons au retour de la pêche ; Van der Kempen me l'a promis solennelle-

ment dans le bras de l'Escaut qui baigne leurs murailles. « Or, il y avait, cette année-là, dans la ville, un jeune pêcheur plein de courage, et d'une intelligence qui rêvait d'utiliser les richesses perdues chaque année.

« Ah ! s'écriait Guillaume Beukels, en face de cette pêche miraculeuse, si l'on pouvait conserver ce poisson et l'expédier en Allemagne, dans le Midi de la France, en Angleterre, ce serait notre fortune à tous ! »

cheur, elle a pu s'éloigner sans donner l'éveil.

Voilà le fort de Biervliet qui se dessine à l'horizon, et, à son ombre, le monument de Guillaume Beukels.

Sibylle distingue de brillantes embarcations pavisées aux couleurs des Pays-Bas et de l'Espagne.

L'empereur et la reine de Hongrie descendent de la première, puis vient un flot de gentilshommes et de nobles dames qui, à la suite

des souverains, s'inclinent devant la tombe du vieux pêcheur. Minute moubliable que celle-ci: le possesseur de l'immense empire où le soleil ne se couche jamais, saluant la dernière demeure de l'ouvrier de génie dont le nom devait être plus tard à peu près oublié.

— Vive notre Charles! s'écrient les Flamands. Car celui qui fut saturé des grandeurs humaines jusqu'à en mourir de dégoût, reste, dans son pays d'origine, l'enfant et le jeune homme qui a partagé les jeux du peuple et s'en est fait aimer.

Tout à coup, des cris de détresse se mêlent aux hurras joyeux, et une jeune fille éplorée s'est frayé un chemin à travers la foule et tombe aux pieds de l'empereur qui la relève et l'interroge avec bonté.

Sibylle a dominé sa douleur; d'une voix nette elle narre l'enlèvement de son fiancé. — Ils l'ont entraîné là-bas, dit-elle en montrant l'horizon.

O bonheur! le corsaire croise toujours au large, mais le vent a changé de direction, il ramène vers la côte la barque des forbans qui s'épuisent en efforts stériles.

Charles-Quint a donné des ordres à voix basse; c'est sa propre embarcation qui poursuit ses ravisseurs; ceux-ci essaient en vain de lutter de vitesse, ils sont amenés enchaînés aux pieds du souverain; Hubert, délivré de ses liens est acclamé par la foule et reçoit de l'empereur une bourse pleine d'or.

Par une belle journée de printemps, un couple jeune et gracieux se prosterne sur la tombe de Guillaume Beukels; ce sont les heureux époux de la veille, Hubert et Sibylle; ils apportent une jonchée de roses blanches épanouies dans leur jardin, à l'abri du vent de mer; chaque année, ils renouvelleront, à pareille date, ce tribut fleuri, jusqu'au jour où, devenue toute blanche comme ses fleurs,

Sibylle viendra pour la dernière fois, et seule, rendre à l'ancêtre son pieux et touchant hommage.

Camille GRAMACCINI.

LA MODE du Petit Journal vient de paraître offre gratuitement à toutes ses lectrices le très beau patron découpé d'un

Vêtement d'été pour enfant de 2 à 3 ans

CROIX FÉDÉRALE

- Voiture qui vient d'Angleterre. — Morceau de l'empire birman. — Près de Fréjus, pointe de terre. — Il mangera... gloutonnement. — Eau thermale pour les blessures. — Unité parmi nos mesures. — Objets en amoncellement.

UN ALLOBROGE.

AVIS AUX DEVINEURS

Les solutions doivent être parvenues le MARDI au plus tard au rédacteur en chef du Supplément illustré du Petit Journal.

SOLUTION

des Mots en échiquier (n° 756)

B A C M A C
A V A A R A
C A R A C A L
A S A
M A C A R O N
A N A O B I
C A L N I L

SOLUTIONS JUSTES

de L'As de pique (n° 755)

Ogi Bijou à Varsovie. — Joseph Grandin, à Bihorel. — Auguste Jeanson de Sannois. — Aimé et Uley de Montéga, à Domèvre-sur-Avière. — Bangl et Ponsich, à Millas. — Barange Vaugouray. — Faldoni et Sylvia. — Léonine Choquet, à Amiens. — Mouglin Edmond et Léonard Paul, à Pouilly-sur-Saône. — Un futur conscript. — Davy de Tabanon de Lardy. — Marie Brunette. — 2 oédipes fertons. — C. Chastelin de Jussy. — Bouchaud, gare Angoulême. — M. F. C. Saint-Cyr-en-Retz. — Marguerite de Boulogne, à Huisseau-en-Beauce. — Monty, à Choilley. — M. E. H., grande poste, Alger. — Friquette la Dionysienne. — Oméga. — Augustine Thorin de Lardy. — Paul Dez: d'Orgefont. — A. Marchal fils, Plaine Saint-Denis. — Louis Gros fils, à Lacauze. — Reiterag, à Chantecorps. — Octave Clin. — Démosthène. — Un spiritiste. — V. Keard. — Cocherel, Dinan. — Stevenot.

LE CODE POUR TOUS

Propriété littéraire et artistique

Quels sont les moyens offerts aux auteurs d'écrits en tous genres, aux compositeurs de musique, aux peintres et dessinateurs qui font reproduire leurs tableaux ou dessins par la gravure, la lithographie, la photographie ou tout autre mode, pour s'assurer la propriété de leurs œuvres?

C'est toujours l'article 6 de la loi du 19 juillet 1793 qui garantit la propriété littéraire et artistique, à la charge du dépôt de deux exemplaires à la Bibliothèque Nationale ou au Cabinet des estampes — mais, si cet article continue de subsister quant à l'application de la déchéance de cette propriété, faute de dépôt, la quotité du nombre des exemplaires à déposer et lieu du dépôt sont actuellement régis par les articles 3 et 4 de la loi du 29 juillet 1884 sur la liberté de la presse.

Ces articles sont ainsi conçus: « ART. 3. — Au moment de la publication de tout imprimé, il sera fait par l'imprimeur, sous peine d'une amende de 16 francs à 300 francs, un dépôt de deux exemplaires destinés aux

collections nationales. Ce dépôt sera fait au ministère de l'intérieur, pour Paris; à la préfecture, pour les chefs-lieux des départements; à la sous-préfecture, pour les chefs-lieux d'arrondissements, et, pour les autres villes, à la mairie. L'acte de dépôt mentionnera le titre de l'imprimé et le chiffre du tirage.

« ART. 4. — Ces dispositions sont applicables à tous genres d'imprimés ou de reproductions destinés à être publiés. Toutefois, le dépôt prescrit sera de trois exemplaires pour les estampes, la musique et, en général, les reproductions autres que les imprimés.

L'imprimeur à qui ces articles imposent l'obligation du dépôt doit être considéré comme l'intermédiaire naturel et légal de l'auteur et de l'éditeur; d'où il suit que, pour conserver aux auteurs ou à leurs cessionnaires la propriété, il suffit que les formalités de dépôt prescrites par ces articles aient été accomplies.

Lorsque des œuvres sont signalées à un auteur comme étant produites et vendues au détriment de ses œuvres qui ont un droit de priorité, ce dernier doit demander une ordonnance au président du tribunal civil, en vertu de la loi du 19 juillet 1893, pour qu'il lui soit permis de faire saisir par un huissier, partout où elles se trouvent, les productions indûment mises en vente ou, dans tous les cas, en faire une description détaillée. Puis l'affaire est portée devant le tribunal civil.

SAINT-YVES

Le Petit Journal MILITAIRE, MARITIME, COLONIAL 10 centimes l'exemplaire de 16 pages avec 25 à 30 photographures Actualités — Nominations — Mutations La plus vite et la plus sûrement renseigné

UNE GRANDE JOIE POUR TOUTES LES FEMMES

Toutes nos femmes, depuis la jeune fille jusqu'à la grand-mère, en passant par l'épouse, à tous les âges, toutes nos femmes, dis-je, ont des qualités exquises de goût et de raffinement dans leur toilette, dans la décoration de leur intérieur, dans l'aménagement ou le choix de leur lingerie. Toutes, sans distinction de classe, se livrent à de jolis travaux féminins et rien n'est plus agréable pour elles que d'exécuter pendant leurs heures de loisir le joli petit travail qui enjolivera un coin de salon, qui garnira le dessin d'un coussin ou d'un fauteuil, ou qui servira à embellir bébé.

Aussi, ce n'est une joie bien grande que de signaler, à nos aimables lectrices, un journal de tout premier ordre que la modicité de son prix, 10 centimes seulement le numéro, rend accessible à toutes, et j'ajoute presque indispensable, en raison des merveilleux avantages qu'il procure.

Broderie Moderne, tel est son titre et, sous ce vocable un peu particulier, cette publication embrasse sans distinction tous les arts et travaux féminins: Dentelles (tous les genres: Renaissance, Bruges, Ténériffe, Venise, Angleterre, etc.), broderie, tapisserie, crochet, frivolités, pyrogravure, cuir pouspoué, etc. Chaque semaine, Broderie Moderne offre à ses lectrices et abonnées des modèles d'un goût et d'un dessin exquis, présentés en grandeur naturelle, d'une variété constamment renouvelée, et d'une supériorité remarquable de composition et d'art. A côté du journal lui-même, composé de huit grandes pages, Broderie Moderne ajoute un supplément gratuit à chaque numéro, supplément tantôt consacré à la broderie, renfermant alors de nombreux alphabets, monogrammes, noms, festons de lingerie, etc., tantôt formé par une réunion de pages artistiques enrichies de merveilleux dessins se rapportant aux travaux d'art si goûtés aujourd'hui. Enfin, Broderie Moderne ajoute de temps en temps une intéressante attraction: Un dessin décalquable au fer chaud, encadré gracieusement dans son numéro à 10 centimes.

Broderie Moderne n'est-il pas un journal fait pour vous séduire? Incontestablement oui, chères lectrices, car il s'adresse à vous toutes: Jeunes filles, épouses, mères de famille, qui exécutez pour vous, pour vos enfants, pour votre intérieur, tout ce qui charme et embellit; il s'adresse aussi à toutes les institutrices, maîtresses de pension, directrices de cours, qui y trouveront le plus puissant des auxiliaires comme conseils d'exécution et dessins à reproduire; il s'adresse aux professionnels qui sont contraints de toujours rechercher des modèles nouveaux.

Les dix centimes que coûte Broderie Moderne chaque semaine sont, en comparaison des avantages multiples que cette publication offre à ses lectrices, une dépense insignifiante; et quant à l'abonnement d'une année, dont le prix est de 6 francs seulement, il est récupéré bien au delà au cours des douze mois, non seulement par toutes les séductions que donne chacun de ses numéros, mais encore par la prime gratuite offerte à toutes les personnes qui s'abonnent, et qui consiste dans le choix: soit d'une nappe à thé et de 6 serviettes dessinées sur très beau granité de fil; soit d'un chemin de table, de 2 dessous de ravier et de 2 dessous de carafes; soit encore de 6 mouchoirs variés, dessinés sur batiste et fil avec les fournitures pour les broder. La prime choisie parmi ces articles rembourse presque à elle seule les six francs que coûte l'abonnement d'une année.

En plus de cela, Broderie Moderne ouvre un grand concours consistant à exécuter, d'ici le 31 juillet prochain, le travail d'une chemise en broderie Richelieu dont le dessin est tracé, par l'administration, sur batiste d'Ecosse. Cette chemise est envoyée avec le coton pour la broder pour 4 fr. 25 seulement.

Toutes les lectrices ont la faculté de prendre part à ce concours auquel sont attachés de nombreux prix en espèces, objets divers, montre en or, jumelle, etc., et une valeur financière comportant un lot de 100,000 francs.

Broderie Moderne s'impose donc à l'attention de toutes les dames, et je suis sûr que pas une d'elles n'omettra d'acheter chez son libraire ou marchand de journaux ordinaire le n° 21 de la collection, mis en vente cette semaine, et qui contient un dessin décalquable à fer chaud offert gracieusement. Le prix de ce numéro est de 10 centimes. Et j'insiste pour que nos aimables lectrices réclament bien à leur marchand Broderie Moderne, le seul journal de travaux vraiment artistique, et dans lequel elles trouveront le détail du concours et de tous les prix qui y sont attachés.

On s'abonne pour un an, contre mandat-poste de 6 francs, à l'ordre de Goustille, Directeur, 29, rue de la Victoire, à Paris, qui adressera également un numéro spécimen sur simple carte de visite envoyée à son adresse.



M. le professeur Mayeras, de Limoges Qui après avoir souffert d'une grave neurasthénie vient d'être radicalement guéri par le traitement des pilules Pink

M. Mayeras, professeur de lettres à l'Institut Bernard-Pallissy, 28, rue d'Antony, à Limoges, annonce dans la lettre suivante adressée à M. Gablin, le pharmacien bien connu, la remarquable guérison qu'il vient d'obtenir par l'emploi des pilules Pink.

« Je n'ai jamais eu une santé bien extraordinaire. Aussi, depuis deux ans, est-ce avec la plus grande difficulté que je poursuivais mes études personnelles et faisais mes cours. Migraines, vertiges, courbatures, inquiétudes constantes et sans cause, tremblements nerveux, angoisses physiques et morales, tel est le cortège des maux fort préjudiciables que je trainais avec moi, en neurasthénie achevée et en homme dont l'estomac fonctionnait aussi mal que possible. Les traitements qui m'avaient été ordonnés n'avaient donné aucun résultat. J'étais découragé, lorsqu'un ami qui s'en était très bien trouvé me conseilla les pilules Pink. Je les pris, le mieux fut presque immédiat et je constatai avec la joie que vous vous imaginez, qu'après l'usage de trois boîtes, j'avais retrouvé des forces, de l'appétit, de bonnes digestions, un sommeil calme. Ma neurasthénie avait complètement disparu et mon estomac fonctionnait à merveille. »

M. le professeur Mayeras nous a permis de rendre publique son attestation, parce qu'il a connu la souffrance, et que son plus grand désir est de voir toutes les personnes, hommes ou femmes, dont l'existence est rendue malheureuse par des maladies comme la neurasthénie ou les maux d'estomac, profiter de son expérience et trouver comme il a trouvé lui-même, une guérison certaine avec les pilules Pink. Ces pilules sont souveraines contre les maladies dues à l'appauvrissement du sang, c'est-à-dire: anémie, chlorose, faiblesse générale, maux d'estomac, rhumatismes et contre les maladies dues à la faiblesse du système nerveux, neurasthénie, migraines, névralgies, sciatique, danse de St-Guy. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt Gablin et C<sup>o</sup>, phien, 23, rue Ballu, Paris. 3.50 la boîte, 17.50 les six boîtes, franco.

SAGE-FEMME 1<sup>re</sup> classe, prend pension à Paris et à la campagne. (Maison discrète). Place enfants. M<sup>me</sup> SALMON, 55, Faub. Saint-Martin (1 h. à 5 heures).

Contre les MALADIES de la PEAU, de FOIE, de l'ESTOMAC, de BILE, de GLAIRES, de CONSTIPATION et les Maladies qui en dérivent, les grands docteurs d'empirisme qui la TISANE BONNARD

corrigée à jamais même à leur insu par le LIQUIDE de LUPER, 29 ans de succès. Courir 10<sup>e</sup> Seul DÉPÔT LUPER, 32, r. Bonaparte, Paris. Notice en

SEINS Croissance, Beauté, Fermété PILULES ORIENTALES

HEMORRHOIDES Fissures, Maladies de l'Anus et du Rectum. Soulagement immédiat et Guérison par la POMMADE ROYER. — Le Pot, avec Notice franco: 3 fr. 25. — Pharmacie A. DUPUY, 225, rue St-Martin, PARIS. (Exiger Timbre Union des Fabricants).

CYCLISTES dans votre intérêt avant d'acheter une BICYCLETTE au comptant ou à crédit, demandez le Catalogue de la Maison Fernand CLEMENT, à Levallois-Perret.

PHOTOGRAPHIE SIMPLIFIÉE Le Photo Withe appareil instant, de poche pr photographier s. apprentissage, paysages, groupes, portraits, etc. Photographie surréalistes. Peux saisir tout d'un coup! Fr. 35. Produits et accessoires. Instruit facile, prêts à fonctionner complet. Catalog. ill. gratis. Tous genres d'appar. super. Facilit. 2<sup>e</sup> enseign. par correspond. RENOM, ing., 23, rue St-Sabin, Paris

MAGNÉTISME et HYPNOTISME

Celui qui aura appris dans ce livre le secret du Pouvoir Magnétique pourra se faire aimer d'une personne qui, par instinct, éprouve de l'antipathie pour lui. Il arrivera à dominer ceux qui vivront autour de lui; il leur imposera l'ubéissance la plus absolue, il leur fera exécuter des ordres donnés soit verbalement, soit par la pensée seule. Il leur enlèvera, s'il le veut, la mémoire; il leur modifiera le caractère; les forcera à dire, sans qu'ils s'en doutent, tout ce qu'il veut avoir. Il produira chez eux le Sommeil Magnétique et leur fera accomplir toutes sortes d'actes, soit involontairement, soit à une époque plus ou moins éloignée, de la cessation du sommeil. Il sera capable de développer les facultés mentales, telle que la mémoire, l'attention, etc. Il corrigera les mauvaises habitudes. Il guérira soit chez lui, soit chez les autres, et sans drogues, des maladies terribles et souvent incurables. Ce livre merveilleux est envoyé franco partout. Nous accordons un délai de plusieurs mois pour en solliciter le prix et encore à la condition seulement que des résultats positifs auront été obtenus par nos acheteurs. Ecrire: INSTITUT PSYCHIQUE, 5, B<sup>e</sup> Richard-Lenoir, Paris

TUE-SIBIER sans feu, ni bruit, ni fumée, à 30 mètres. TUE-MOINEAUX: 4/50 (Armes noires). Catalogue: 1<sup>er</sup> RIGAUD, 147<sup>e</sup>-149<sup>e</sup>, 26, Rue du Temple, 26, PARIS.

L'ASSURANCE MIXTE

L'expérience a démontré qu'un contrat d'assurance sur la vie est très souvent un brevet de longévité. Il est donc bon, lorsqu'on souscrit une police d'assurance, de songer non seulement au cas où l'on viendrait à décéder prématurément, mais aussi à celui où l'on v'rait âgé. L'Assurance Mixte répond parfaitement à cette double préoccupation. En cas de décès, le capital assuré est immédiatement versé aux bénéficiaires désignés. En cas de vie, le même capital est, à l'échéance fixée, touché par l'assuré lui-même et peut lui servir soit à doter ses enfants, soit à augmenter l'aisance de sa vieillesse.

La Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie, fondée en 1819, la plus ancienne des Compagnies françaises, — Fonds de garantie: 805 millions, entièrement réalisés, — envoie gratuitement les notices et tarifs de ses opérations, à toute personne qui en fait la demande, soit au Siège social, à Paris, 87, rue de Richelieu, soit à l'un de ses représentants dans les départements.

Avant. Après 6 jours LA SÈVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement à 15 ans. Fait repousser les Cheveux et Cils, Écils prodigieux (5 mois d'or, 16 000 lett. félicitat.) 1<sup>er</sup> fl. 4 fr., 2<sup>e</sup> fl. 3 fr., 3<sup>e</sup> fl. 2 fr., 4<sup>e</sup> fl. 1 fr. 50. Le doct. pot d'essai, 0.75. Un mandat. J. Posol, ch<sup>e</sup> 101 Filles-du-Calvaire, 10, Paris.

La Grande Marque Populaire Fondée en 1899 délient le Record du Succès avec ses Modèles

CYCLES AIGLE sur pneus MICHELIN garantis 3 ans TRÈS LONG CRÉDIT Catalogue gratuit. — Prime à tout acheteur 1<sup>er</sup>, Rue de Compiègne, PARIS. Stock Machines usées dep. 100 fr. Occas. 30 fr.

CONSTIPATION GUERISON CERTAINE par l'Emploi de la délicieuse POMME LAXATIVE ROCHER Prix du Flacon de 20 doses: 2 fr. 50, dans toutes Pharmacies.

Prenez poisson en ab<sup>te</sup> (même s. appr<sup>t</sup>) à la ligne ou filet Avec Curieuse Guide et Secret de Pêche, 1<sup>er</sup> pour 1/50 (timb. ou mand<sup>t</sup>) LA MODERNE, 11, r. Eupatoria, Paris (IX<sup>e</sup>).

CADEAU à tout ACHETEUR l'ALBUM ILLUSTRÉ de MONTRES et l'Horlogerie de COMPTOIR NATIONAL et HORLOGERIE de BESANCON. 3, Rue Saint-Pierre (ENVOI FRANCO).

CYCLES LE ROCHER

DEPUIS 100 FRANCS 40 0/0 de remise AU COMPTANT Vente à très long crédit Ec. Dr. 6, r. S<sup>te</sup>-Claire-Deville, Paris.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illust. réunis p<sup>r</sup> 100c. Nouv. livres, farces, attraits, tours de physique, librais, sorcell., magie, chansons, rils, utilises, etc. Envoi gratis Maison G. Rigollet, 23, rue St-Sabin, Paris.

ARÔME Remplace avec avantage et économ<sup>ie</sup> Bougies à pot-au-feu, Oignons brûlés, PATRELLE Caramel. Fl. 50c. et 4 fl. châteaux au Biscuit. Exiger la Signature: S. PATRELLE

Tous les jeunes gens de 15 ans et au-dessus auront des moustaches et les très longues en 15 jours avec une seule boîte de POMMADE EXOTIQUE de 5 fr. vendue triple grand de POMMADE EXOTIQUE de 1 fr. 50 franco. 10 000 lettres de félicitations. 8 nouvelles d'or. 1<sup>er</sup> mand<sup>t</sup> 75 c. timbres. J. PIERRE, chim., à BOHAIN (Aisne)

PARFUM de l'HALEINE Demandez chez Confiseurs et Epiciers, les BONBONS à la MENTHE EXCELSIOR de JOHN TAVERNIER, toniques et digestifs et qui laissent à la bouche un parfum exquis. Écrivez LES CONFISERIEUX. Réclamez le nom JOHN TAVERNIER imprimé dans le passe de chaque boîte.

CYCLES "FORWARD" MAISON de CONFIANCE ne vendant que des bicyclettes garanties. VENTE à LONG CRÉDIT OCCASIONS depuis 35 fr. Ec. Directeur, 31, r. Poissin, Paris (14<sup>e</sup>).





L'ASSIÉGÉ D'USSEAU

L'ancien garde Roy défendant à coups de fusil les approches de sa maison